

# L'avant-garde macabre de la mondialisation

## Analyse

NICOLAS TRUONG

Comment expliquer le surgissement et la persistance du djihadisme en Occident ? Comment comprendre la volonté de certains jeunes Français de tuer et de se suicider pour un califat fantasmé ? Quel sens donner aux mises en scène macabres de leur théâtre de la cruauté ? Depuis l'hiver meurtrier de 2015, la bataille des interprétations fait rage. Pour Olivier Roy, qui publie *Le Djihad et la mort* (Seuil, 176 pages, 16 euros), le djihadisme est un nihilisme islamisé. « *La nouveauté, c'est l'association du terrorisme et du djihadisme avec la quête déliée de la mort* », écrit-il.

Contre l'hypothèse, notamment défendue par le politologue Gilles Kepel, d'une « radicalisation de l'islam » dont les djihadistes de la troisième génération seraient la pointe avancée, Olivier Roy explique le phénomène par « l'islamisation de la radicalité » (*Le Monde*, 24 novembre 2015). Une formule qu'il a d'ailleurs empruntée à l'anthropologue Alain Bertho, qui l'avait utilisée pour la première fois en mai 2015, dans un entretien avec le mensuel *Regards*.

Refusant le « culturalisme », qui explique la radicalisation djihadiste par la culture musulmane, récusant « l'essentialisme », qui dé-

duit cette violence de l'essence supposée de l'islam, mais se distinguant aussi du « tiers-mondisme », incarné selon lui par le politologue François Burgat, qui la met en corrélation avec la souffrance postcoloniale des jeunes de banlieues paupérisées, Olivier Roy choisit une approche « transversale » du phénomène. Au lieu de chercher les versets coraniques qui appellent au djihad et y voir un rapport de cause à effet, ce qui caractérise l'approche « verticale », il s'intéresse aux autres formes de radicalisation nihiliste qui traversent les frontières et les générations.

Comme l'écrit Leyla Dakhli, spécialiste de l'histoire intellectuelle et sociale du monde arabe contemporain, la « bande des quatre », composée de Gilles Kepel, Olivier Roy, François Burgat et aussi Jean-Pierre Filiu, l'historien du Moyen-Orient engagé auprès des opposants démocrates syriens, se livre à une rude querelle interprétative qui témoigne, malgré tout, « de notre lien et de notre attachement avec ces mondes arabo-musulmans » (*Revue du crieur*, mars 2016, Mediapart-La Découverte).

La thèse d'Olivier Roy sur le djihad est frappante par sa singularité, mais aussi par sa volonté d'en saisir la « profonde modernité ». Car le sentiment que les grilles d'analyse d'antan peinent à saisir la nouveauté du phénomène est patent. Comme le résume Alain Bertho dans *Les Enfants du chaos* (La Découverte, 2016), « tout l'appareillage intellectuel que

nous avons hérité du XX<sup>e</sup> siècle (...) ne nous est pas d'un très grand secours » pour penser ce qui arrive. Difficile d'invoquer un récurrent « retour du religieux » lorsque des adolescents se « radicalisent » parfois en un mois seulement et sans même avoir fréquenté des mosquées salafistes. Complicé d'expliquer qu'il s'agit de la révolte meurtrière des damnés de la terre lorsqu'une partie d'entre eux est issue des classes moyennes diplômées.

« PREMIÈRE GÉNÉRATION POST-HISTORIQUE » L'explication monocausale de la radicalisation à partir des concepts de « choc des cultures » ou de « lutte des classes », de « république » ou de « révolution » semble singulièrement déphasée. Car ce qui saisit, c'est l'hypermodernité de la violence terroriste menée par « la première génération post-historique », explique Alain Bertho. Une jeunesse qui ne croit plus aux grands récits du progrès – social ou même scientifique – qui ont structuré leurs parents. Le djihadisme, c'est le présentisme mortifère d'une jeunesse complotiste, à la fois perdue et connectée, qui semble réaliser la mondialisation à l'envers.

Le djihadisme, écrit le juriste Antoine Garapon, est ainsi un « produit de synthèse » qui a retourné la modernité contre elle-même » (*revue Esprit*, n° 421, janvier 2016). Si le djihad est « l'Erasmus du délinquant radicalisé », qui réalise dans le domaine de la criminalité ce que l'Europe a du mal à accomplir en matière

de sécurité ou de solidarité, avait-il déjà risqué, alors il est aussi le tour-opérateur *gore* qui accomplit en négatif ce que la mondialisation n'arrive plus à unifier.

Le djihadisme contemporain marquerait également l'avènement de nouvelles subjectivités, déterritorialisées et perturbées, à la fois ici (France, Allemagne, etc.) et là-bas (Syrie, Irak), qui peuvent donner corps à leur haine personnelle au sein d'une communauté de « sœurs » et de « frères » reliés par le même imaginaire apocalyptique.

Le djihadisme, c'est le côté obscur de la mondialisation, son alternative morbide, son négatif absolu. Il y a donc nécessité d'adapter ou de réviser les outils d'analyse. Car la continuité historique du terrorisme islamiste ne doit pas conduire à en minorer la nouveauté. Certains pourraient même reprocher à Olivier Roy de recourir parfois aux anciens cadres de pensée, lorsqu'il compare à plusieurs reprises la violence de Daech à celle des gardes rouges de la Révolution culturelle chinoise – qui n'avait rien de suicidaire.

Au fond, le djihadisme nous contraint à être véritablement contemporain, c'est-à-dire, selon le philosophe italien Giorgio Agamben, à recevoir en plein visage « le faisceau de ténèbres qui provient de [notre] temps ». Ainsi le djihadisme nous oblige, dans l'urgence, à penser à nouveaux frais notre présent. ■

truong@lemonde.fr

L'EXPLICATION MONOCAUSALE DE LA RADICALISATION À PARTIR DES CONCEPTS DE « CHOC DES CULTURES » OU DE « LUTTE DES CLASSES », DE « RÉPUBLIQUE » OU DE « RÉVOLUTION » SEMBLE DÉPHASÉE